

TRANSCRIPTION – « TIRER LE MEILLEUR DE LA RECHERCHE COLLÉGIALE, AVEC JÉRÔME LERICHE »

OUVERTURE

Signature musicale.

Léa Compertino

Bienvenue au balado « Tirez le meilleur de la recherche collégiale », qui vous est présenté par le Centre de transfert pour la réussite éducative du Québec et l'Association pour la recherche au collégial.

Nicolas Plourde

Animées par Lynn Lapostolle, la directrice générale de l'ARC, ces rencontres ont pour objectif de faire connaître le travail de chercheuses et de chercheurs de collèges impliqués dans le projet *Tirer le meilleur de la recherche collégiale pour améliorer la réussite éducative.*

Léa Compertino

Plus spécifiquement, il s'agira d'en savoir davantage sur leurs recherches ainsi que sur leurs points de vue quant au transfert des connaissances issues de leurs projets. Pour cet épisode, la parole sera donnée à Jérôme Leriche, enseignant d'éducation physique depuis 2014.

Nicolas Plourde

Jérôme Leriche détient un doctorat en éducation, option intervention en activité physique et sportive, et il fait de la recherche dans le domaine de l'éducation depuis plus de 10 ans.

Léa Compertino

Comme chercheur, Jérôme Leriche s'est penché sur la pratique de l'activité physique chez les étudiantes et les étudiants de collège et d'université, sur les réalités des athlètes ou joueurs de ESports et sur les nouvelles approches pédagogiques en enseignement de l'éducation physique.

Nicolas Plourde

Enseignant et chercheur au cégep de Sherbrooke, il est aussi chercheur associé au Centre de recherche interuniversitaire sur la fonction et la profession enseignante ainsi qu'à la Chaire de recherche sur les habitudes de vie en milieu scolaire de l'Université de Sherbrooke.

Léa Compertino

Voici la rencontre entre Lynn Lapostolle et Jérôme Leriche. Bonne écoute!

DISCUSSION

Lynn Lapostolle

Je suis très contente, Jérôme, d'avoir le privilège de passer quelques minutes avec toi pour parler de toi, comme chercheur, et, aussi, de tes projets de recherche et du transfert des connaissances qui sont issues de tes recherches.

Jérôme Leriche

Merci beaucoup, Lynn, pour l'invitation. Je suis content aussi de pouvoir partager, un petit peu, ce qu'on fait des fois, un petit peu... tout seul dans notre bureau, là.

Lynn Lapostolle

Oui, c'est le moment d'en parler tous les deux, puis, ensuite, on espère que beaucoup de personnes entendront et pourront profiter aussi de ton travail. Alors, j'aimerais commencer en te demandant : comment tu es venu à la recherche? Qu'est-ce qui fait que tu t'es retrouvé à enseigner dans un collège

à Sherbrooke? Peut-être qu'ensuite tu as commencé à faire de la recherche, ou en même temps?
Je te laisse le soin de me dire.

Jérôme Leriche

C'est un petit peu un parcours qu'on pourrait qualifier d'atypique. Moi, je suis originaire du sud-ouest de la France, d'un petit village qui s'appelle Lectoure. Je viens d'un milieu rural, en fait, et j'ai commencé à faire des études pour devenir enseignant d'éducation physique. J'ai toujours voulu être prof d'éducation physique, là, depuis l'âge de 12 ans. C'était mon rêve et, donc, j'ai poursuivi des études à Toulouse, en France, et... arrivé en troisième année universitaire, il y avait l'option de faire des échanges étudiants. Et, donc, j'ai choisi l'Université de Sherbrooke parce qu'il y avait une faculté d'éducation physique, mais aussi – ça, c'est un petit peu une anecdote –, mais il y avait une station de ski, qui est le Mont-Bellevue. J'avais l'impression que Sherbrooke était dans les montagnes, dans les Rocheuses canadiennes, parce que je n'étais pas très bon dans ma géographie. Donc, j'ai choisi l'Université de Sherbrooke pour ça. J'étais un petit peu déçu avec le Mont-Bellevue, qui est à 180 mètres de hauteur, mais, après ça, j'ai donc fait un échange d'équivalent, donc, pour le baccalauréat, de terminer en échange étudiant. Et, en revenant en France, le contexte n'était pas très, très bon, au niveau professionnel, pour les enseignants. Ce sont des concours qui sont très, très difficiles et, en ayant fait une année à l'étranger, j'avais un petit peu de retard sur certaines compétences. Donc, j'ai finalement décidé de revenir au Québec pour faire une maîtrise au complet. Donc, là, j'ai fait une maîtrise de type recherche et puis, à la fin de la maîtrise, en fait, ma maîtrise n'était pas reconnue en France. Des fois, les reconnaissances interinstitutions sont un petit peu difficile, donc il fallait que je refasse une année d'études si je voulais valider ma maîtrise en France. Donc, j'ai décidé de poursuivre au doctorat. En fait, la raison, c'est ce qui m'a amené un petit peu vers les recherches. C'était vraiment plus pour essayer de chercher une équivalence, parce que je n'étais pas sûr de vouloir enseigner ou travailler, ou au Québec, ou en France. Ce sont quand même de grosses décisions, vu que toute ma famille était encore en France. Et, là, j'ai poursuivi au doctorat. Là, je me suis dit, pour être sûr, je vais faire un doctorat en cotutelle, donc avec l'Université de Toulouse et avec l'Université de Sherbrooke. Et, donc, c'est comme ça que j'ai commencé un petit peu à me lancer dans la recherche. Et puis, j'ai travaillé beaucoup au début, pendant mon doctorat, en fait, sur la formation des enseignants au Québec et en France, donc les systèmes de formation. Et ce que je voudrais dire c'est que, au niveau des types de recherches que j'ai faites pendant mes études, je me suis rendu compte que c'était des recherches qui étaient très théoriques. Et, donc, les finalités des recherches – les premières que j'ai faites –, notamment pendant mon doctorat, c'était... j'essayais de jumeler des modèles théoriques qui venaient d'Amérique du Nord, donc l'approche de l'écologie de la classe, avec des modèles théoriques qui venaient de la France. Et, finalement, les applications étaient beaucoup plus pour des étudiants à la maîtrise ou au doctorat qui pouvaient utiliser ces modèles théoriques, et les retombées concrètes sur les milieux d'enseignement étaient peut-être potentielles, mais c'était très, très, très difficile à saisir, donc c'est pour ça qu'après le – je pense qu'on va y revenir –, mais j'ai fait des choix, après ça, d'orientation quand je me suis moi-même mis à enseigner, parce que, pendant mon doctorat, en fait, ma dernière année de doctorat, j'ai commencé à avoir un emploi au cégep de Sherbrooke comme enseignant en éducation physique. Et, là, ça m'a ouvert un petit peu les yeux d'une façon différente, parce que, quand on est chercheur, on regarde la façon dont est enseigné, par exemple l'éducation physique, avec le regard d'autres chercheurs. Et, donc, il y avait des préoccupations qui m'apparaissaient très théoriques et, finalement, je me suis retrouvé avec des préoccupations de terrain, de collègues qui avaient des problématiques. Donc, je me suis dit : autant changer ce programme-là de recherche, puis essayer de, peut-être, l'orienter vers des gens qui en ont besoin, sur lesquels moi aussi, quand je vais avoir des retombées... ce ne sera pas nécessairement des publications scientifiques, mais ça va être des collègues qui vont, peut-être, avoir des transformations de pratique, puis des étudiants qui vont, peut-être, en bénéficier, aussi.

Lynn Lapostolle

Ton entrée dans le monde de l'enseignement de l'éducation physique s'est accompagné, tout de même, d'une poursuite de tes activités de recherche, si je comprends bien. Et, là, tu as voulu aller davantage du côté de la pratique, un peu moins du côté de la théorie. Qu'est-ce qui a été le déclencheur ou quelles ont été tes motivations pour faire de la recherche sur ces questions-là? Tu aurais pu enseigner, réfléchir, être un praticien réflexif. Tu as choisi de poursuivre des activités de recherche. Qu'est-ce qui a motivé ça?

Jérôme Leriche

En fait, il y a une réalité qu'on a au collégial, c'est qu'on prend à peu près toujours les étudiants au même niveau. On a 15 semaines, puis on les amène à peu près à un même niveau avec 15 semaines. Et, ça, c'est chaque session, parce qu'on est beaucoup dans l'initiation dans les cours d'éducation physique. Donc, par exemple, si je donne un cours de judo, eh bien, j'ai à peu près toujours la même progression. Donc, oui, c'est intéressant, mais il y a une espèce de redondance qui s'installe et, au niveau de la stimulation intellectuelle, eh bien, il y avait, oui des défis de, par rapport à... dans les premières années, à placer les cours, la logistique d'avoir une cohérence dans notre programmation d'enseignement, mais, au bout d'un moment, mais... on se rendait compte, eh bien, quand les choses fonctionnent, on peut les réutiliser. Et, finalement, au niveau de la stimulation intellectuelle, je me rendais compte que ça me manquait un peu, ce débat-là, se questionner. Puis, la réalité, aussi, c'est que, quand on est enseignant tout seul avec son groupe, on n'est pas challengé beaucoup par les autres collègues. On n'est pas challengé non plus beaucoup par les étudiants, parce que, moi, j'enseigne des disciplines, j'enseigne beaucoup les arts martiaux, le combat, dans lesquels j'ai quand même un statut d'expert par rapport aux étudiants. Ce n'est pas comme quand j'enseigne le cours de soccer. Quand j'enseigne le cours de soccer, il y en a beaucoup – des étudiants – qui en ont fait du soccer. Donc, ils peuvent, des fois, venir poser des questions. Là, j'enseigne dans les disciplines dans lesquelles, souvent, c'est moi qui a l'entièreté des connaissances, à part quelques exceptions. Donc, il me manquait un peu cette stimulation-là – un petit peu intellectuelle –, puis d'aller chercher ces connaissances, puis se tenir à jour. Donc, ça a été un élément. Puis, j'ai été aussi sollicité parce que, évidemment, j'avais gardé des liens avec des collègues à l'Université, et ce qui m'est apparu assez rapidement c'est que c'était un domaine assez inexploré, en fait, le niveau collégial. Beaucoup de recherche était faite au primaire, beaucoup était faite au secondaire. Et même, moi, quand j'avais fait mes travaux au doctorat, dans les littératures, eh bien, le milieu collégial, c'est un milieu... on a des équivalents un peu aux États-Unis, mais c'est pas tout à fait pareil. Il n'y a pas nécessairement des cours d'éducation physique. Donc, c'est un domaine dans lequel il y a très peu de connaissances empiriques, en fait, qui sont développées. Donc, je voyais là, vraiment, un milieu, un terrain de recherche très intéressant parce qu'il était très peu exploré, en fait. Donc, ça, ce sont des choses qui ont motivé le parcours que j'ai entrepris au collégial.

Lynn Lapostolle

Et sur quoi ont porté les projets les plus récents? Quel était ton objet de recherche?

Jérôme Leriche

Une des choses qui est très frappante quand on voit nos étudiants, c'est que le cours d'éducation physique, il y en a pour qui c'est le cours qu'ils attendent dans la semaine, puis il y en a pour qui c'est le pire cours de la semaine. Et on a des niveaux, on a des étudiants, dans nos cours qui sont des étudiants-athlètes, puis on a des étudiants qui sont complètement sédentaires, on a des étudiants parents, on a vraiment une hétérogénéité très, très grande dans nos groupes d'éducation physique. Donc, les niveaux de motivation qu'on observait étaient extrêmement variables. Donc, là, moi, je trouvais qu'essayer de comprendre un peu comment donner l'envie à nos étudiants de garder un mode de vie actif... ce n'est vraiment pas l'optique d'en faire des athlètes, c'est juste de mettre un mode de vie sain, essayer d'appliquer certains petits concepts pour devenir un petit peu plus actif. Le transport, tu sais, juste le transport actif, essayer de faire des petits pas avec eux, leur donner le goût de bouger, c'était quelque chose qui m'apparaissait essentiel, parce que les niveaux de condition physique de nos étudiants – puis on l'observe, puis en ce moment c'est, encore avec la pandémie actuelle – ce sont des niveaux qui sont plus bas que jamais. Donc, mes premiers projets de recherche ont vraiment porté sur essayer de comprendre ce qui empêchait les étudiants d'être actifs. Donc, pourquoi, toi, tu as décidé de ne pas faire d'activité physique? Puis, dans les choses qui sont ressorties, eh bien, il y avait des enjeux d'accessibilité sur les campus, par exemple. Donc, là qu'est-ce qu'on peut faire pour donner plus d'accessibilité aux étudiants? Il y a des facteurs sur lesquels on a peu d'emprise, il y a les traditions familiales, par exemple, que... bon, si tu viens d'une famille plus active, tu as plus de chances d'être actif. Mais, ces recherches-là, ce qu'elles ont permis de comprendre, c'est surtout de voir sur quoi on peut avoir un levier pour aider nos étudiants à être plus actifs. Puis, une des choses qui nous a un petit peu surpris, mais agréablement, je dirais, c'est que, quand les étudiants faisaient des cours d'éducation physique, on se rendait compte que, automatiquement, ils devenaient plus actifs. En fait, il y avait une association entre le nombre de cours d'éducation physique faits et la pratique d'activités physiques en dehors des cours. Donc, ça ne comptait pas ce qui était fait. Donc, là, on se rendait compte que ces cours-là, eh bien, ils ne sont pas parfaits, mais ils permettaient quand même à un certain nombre

d'étudiants d'être plus actifs et, quand les cours étaient terminés – donc, quand ils avaient complété leurs trois cours –, on voyait que, malheureusement, ça diminuait, le niveau d'activité physique. Donc, on s'est rendu compte qu'il fallait faire attention, il y avait peut-être d'autres stratégies, parce que si, oui... quand on stimule les étudiants, ça va, ils sont actifs, mais, dès qu'on disparaît, là, à ce moment-là, ça diminue. Donc, c'est un peu cette optique-là qu'on essaie de comprendre. Comment on peut mettre des stratégies en place pour que les étudiants restent actifs une fois que, nous, on n'est plus là, les enseignants d'éducation physique.

Lynn Lapostolle

Alors, tout ton travail de recherche, les résultats que tu as, je sais que ça te tient à cœur de les partager, de t'engager dans la voie du transfert de connaissances. J'aimerais savoir si ce partage de connaissances, transfert de connaissances, présente certains défis particuliers quand tu t'adresses à ta communauté proche, de gens qui, comme toi, enseignent l'éducation physique au collégial?

Jérôme Leriche

Ouais, je pense qu'il y a des défis qui sont vraiment spécifiques parce que, en éducation physique, on a beaucoup un rapport – par rapport au mouvement –, on apprend, on enseigne des techniques qui sont corporelles. On enseigne aussi des stratégies, par exemple quand on est dans le collectif, comment faire une bonne défense, comment monter une offensive. Donc, quand on a des résultats de recherche, eh bien, les collègues aussi, il faut le dire, ce sont souvent des gens de terrain qui aiment être dans l'action très pratique. Donc, la lecture, pour eux, là, d'articles scientifiques, certains d'entre eux – on a quand même quelques collègues qui ont fait des maîtrises, quelques-uns au doctorat aussi, qui seraient peut-être plus enclins à faire ça, mais, souvent, ils ont tourné cette page-là. Donc, l'information qu'ils vont aller chercher sera peut-être moins de nature scientifique. Donc, les écrits scientifiques traditionnels, pour eux, ce n'est vraiment pas un moyen, là. Je l'ai essayé des fois, j'ai fait un petit peu, j'épinglais sur le babillard du Département certains articles scientifiques et, puis, je me suis rendu compte que ça ne donnait pas nécessairement les choses escomptées. Je continue de le faire quand même, de temps en temps. Ça arrive qu'un ou deux collègues viennent m'en reparler, mais j'essaie de faire ça comme ça. Et je me suis rendu compte qu'une des choses qui fonctionnaient quand même bien dans le transfert des connaissances, un des projets que j'ai menés sur l'immersion sportive, ou *sport education* en anglais, était vraiment de tester une nouvelle approche pédagogique auprès des enseignants. Donc, là, ça veut dire que des enseignants ont vraiment... ont eu à s'approprier, dans le cadre de la recherche, une nouvelle approche pédagogique, la tester selon les paramètres qu'on avait... parce que, évidemment, pour la rigueur scientifique, il fallait que l'approche testée elle soit un peu standardisée entre les enseignants pour que ça ne soit pas un effet enseignant, mais vraiment reliée à l'approche pédagogique. Et, donc, ce que ça a amené, ça, concrètement, c'est que, là, il y a eu des échanges, il y a eu des discussions et, finalement, si j'avais fait lire à ces collègues-là un article sur l'intérêt de cette approche-là, d'immersion sportive, aucun enseignant ne l'aurait lu, alors que, là, eh bien, là, on a eu des discussions en département sur les intérêts. Est-ce que tu penses que, dans mon cours, je pourrais l'utiliser, les transferts? Puis, ça m'a amené aussi, moi, à produire des documents qui étaient issus des approches plus de recherche, mais qui étaient destinés aux enseignants avec un vocabulaire plus pragmatique, avec des exemples plus concrets reliés à des disciplines sportives, parce qu'il y a un transfert à faire de ces connaissances-là si on le fait en enseignant. Nous on l'a testé sur différentes approches, on l'a testé sur l'enseignement du soccer, du *touch football* et de l'*ultimate frisbee*, mais chaque sport a ses spécificités. Donc, il a fallu que l'approche soit quand même... qu'on fasse le transfert, justement, des connaissances pour qu'il y ait une application possible dans les milieux. Et, en arrière de ça, c'était toujours... Nous les choses que l'on mesurait, c'était pour la motivation des étudiants parce que, dans les sports collectifs, en fait, en arrière de ça... ils sont très enseignés – en général, au secondaire –, les sports collectifs. Et ce qu'on se rendait compte c'est que, arrivé au collégial, il y avait une espèce de redondance. Donc, on arrivait avec... à peu près le même format de cours, des étudiants qui l'avaient déjà vécu au secondaire. Donc, si tu as vécu une mauvaise expérience au secondaire, eh bien, déjà, tu pars avec un *a priori* un petit peu négatif quand tu arrives dans ces cours-là au collégial. Donc, là, on a vraiment, cette approche-là permet de donner beaucoup plus de responsabilités aux étudiants. Et, dans les choses qu'on a mesurées, ce sont les niveaux de motivation intrinsèque plus élevés chez les étudiants, puis le sentiment d'autonomie aussi, donc, parce qu'ils prenaient en charge une partie des contenus d'enseignement. Et, finalement, sur les éléments que l'on a mesurés, on a vu que ça pouvait avoir des impacts significatifs. Et là, ça fait trois ou quatre ans que le projet est terminé, et il y a encore des collègues qui utilisent ces approches-là dans leurs cours. Donc, là, on voit qu'il y a eu des retombées qui sont concrètes. Ils ont fait

des transformations, des adaptations, par rapport à l'approche initiale, parce que, nous, on voulait être très rigoureux par rapport à l'approche qu'on voulait tester. Donc, là, ils se sont appropriés ça, mais, là, concrètement, on voit qu'il y a eu un transfert sur le terrain qui perdure. Donc, ça, pour moi, c'est là où je vois que c'est une recherche qui a porté fruits, en fait, là. Puis ça marche dans deux cégeps, là, au cégep de Trois-Rivières puis au cégep de Sherbrooke.

Lynn Lapostolle

J'entends, en écoutant, c'est que... tu es passé au travers des étapes standards, si on peut dire, du transfert de connaissances, l'adaptation des éléments qui sont cruciaux en transfert de connaissances, mais j'entends aussi que le transfert de connaissances nécessite du temps. C'est-à-dire que, pour qu'on puisse implanter, par exemple une nouvelle approche, une nouvelle pratique, ça prend du temps. Il faut permettre aux gens de se l'approprier, ce qui est une autre des étapes importantes en transfert de connaissances. Est-ce que, à ton avis, toi, ton équipe de recherche, vous avez eu les moyens ou vous les avez encore de permettre au transfert de connaissances de perdurer? Vous avez semé des graines, est-ce que vous avez les moyens de faire en sorte que tout ça germe à l'heure actuelle?

Jérôme Leriche

C'est un petit peu difficile une fois que le projet de recherche est terminé parce que, en fait, pendant le projet de recherche, je dirais que l'énergie que l'on a mise pour former les enseignants, elle était un petit peu intéressée parce que, évidemment, on veut que notre projet de recherche fonctionne bien puis qu'on veut surtout être rigoureux au niveau scientifique. Donc, oui, on a fait beaucoup de formation pendant ces moments-là. Mais un enseignant qui, aujourd'hui, voit ça, qui n'a pas participé au projet puis qui veut se l'approprier... Moi, en ce moment, je n'ai pas de projet de recherche. Je ne suis pas libéré pour ça. Donc, et puis, même si, sans doute, je suis une des personnes les mieux placées avec mon collègue Frédéric Walczac avec qui je fais, d'ailleurs, tous mes projets de recherche ou presque, on serait bien placés pour les aider, eh bien, on va manquer de temps parce que le problème des financements que l'on obtient en ce moment – c'est la vision que j'ai –, c'est un petit peu des parenthèses, c'est-à-dire que, pendant les deux ans où on fait le projet de recherche, là, on a du temps pour le faire, mais on doit remettre notre rapport au 30 juin de l'année, et le financement s'arrête. Et c'est au moment où on a nos résultats de recherche, donc c'est au 30 juin, qu'on a le portrait le plus juste de ce que l'on a obtenu. Et, là, on n'a plus de libération, puis on n'a plus – moi, c'est dans le cadre des PAREA... on a des opportunités de financement pour aller faire des communications scientifiques, que j'ai utilisées puis qui sont très, très bien, mais pour ce qui est de la communication avec les collègues, les transferts peut-être dans d'autres établissements, eh bien, là, on se rend compte que ça va être sur de la volonté individuelle avec pas de soutien au niveau matériel, financier, libération de temps. Donc, ça, pour moi, c'est un problème, parce que les résultats, oui, les collègues proches l'ont eu, après ça il y a les rapports de recherche, mais on sait que les collègues ne vont pas nécessairement lire les rapports de recherche. Moi, j'essaie d'en faire des présentations quand on a des rassemblements d'enseignants d'éducation physique, mais, là encore, je touche souvent les personnes les plus intéressées, c'est les personnes les plus motivées de chaque département, mais pour que les connaissances, elles percolent un petit peu plus, je pense qu'il y aurait, il faudrait qu'il y ait plus de choses qui soient mises en place, en fait, qu'il y ait un plan pour que, après le financement, il y ait un ou deux ans d'accompagnement encore pour essayer d'optimiser le transfert avec tous les mécanismes qui ont été discutés dans les *podcasts* précédents.

Lynn Lapostolle

C'est l'idée du projet qu'on mène. Comment faire en sorte qu'on utilise, qu'on connaisse, d'abord, puis qu'on utilise les résultats de la recherche collégiale en éducation, les résultats, par exemple, que ton collègue et toi avez obtenus pour améliorer la réussite éducative? On part du principe que tout ça serait bénéfique, en faveur de la réussite éducative. Dans la mesure, donc, où il n'y a plus de ressources à la fin – on entend bien le besoin d'avoir des ressources –, est-ce que tu as déjà pensé à d'autres moyens que, justement, les moyens plus traditionnels pour favoriser le transfert des connaissances?

Jérôme Leriche

J'avais déjà produit, en fait – en lien toujours avec l'immersion sportive –, j'avais produit une petite vidéo un peu explicative, avec des personnages, qui essayait de simplifier un peu. C'est un peu le modèle, on a le modèle de ta thèse en 180 secondes, c'est d'essayer de faire le tour des concepts principaux – c'est un peu, la stratégie, je pense, en arrière –, c'est d'accrocher un peu la personne en disant pourquoi est-ce

que j'investirais du temps pour aller comprendre quelque chose qui, finalement, va me demander de l'énergie parce que, pour un enseignant, changer une pratique pédagogique qui peut, des fois, être ancrée depuis plusieurs années, ça demande une volonté, mais souvent un accompagnement, aussi. Puis il y a beaucoup d'incertitudes, aussi, parce que, là, on se dit : « Eh bien, moi, j'ai une méthode qui fonctionne selon ce que je pense. Pourquoi est-ce que je changerais? » Donc, nous, c'est un petit peu avec ça. Donc, je pense qu'il y a ces éléments-là, des petits éléments vidéos, qui peuvent être discutés, mais je pense qu'il faut créer des moments, il faut créer des moments d'échanges et de discussion et des moments en personne, en fait, là. Moi, c'est ça que je trouve qui est important, parce que, là, on a eu une tendance à être beaucoup dans le virtuel. Et moi, je trouve que – ça, c'est vraiment un commentaire personnel –, qu'on perd beaucoup dans la dimension des transferts quand c'est dans du virtuel parce que, surtout nous, en éducation physique, quand, moi, je présentais les modèles, pas souvent, mais des fois, je faisais des mises en situation avec « Eh bien, écoute, on va aller dans le gymnase et on va essayer. Je vais te montrer l'approche d'immersion sportive, c'est ça. Toi, tu vas avoir tel rôle. Toi, tu vas faire ça, puis, pendant ta séance, toi, il va falloir que tu regardes ça. » Eh bien, pour moi, c'est vivre l'expérience, c'est beaucoup plus significatif dans le transfert que de te donner un document écrit parce que, là, tu vas pouvoir un peu t'approprier ça et puis comprendre, puis, là, dans l'action, il va y avoir des questions qui vont se poser. Puis, comme je dis, on a des personnes qui sont de terrain. Donc, souvent, ce sont des choses qui vont être beaucoup plus intéressantes. Donc, partager ça avec du concret, pour moi, ça peut être une avenue intéressante, mais, encore une fois, faut rassembler les collègues, faut avoir les infrastructures, le temps pour faire tout ça. Et il y a une volonté. C'est ça, un peu qui est particulier. C'est que, souvent, on a l'impression que « Ah bien, non, non, non, chacun va rester ». Non, non, dès qu'il y a des opportunités de perfectionnement comme ça, d'ouverture d'esprit, les collègues sont prêts à les saisir, mais souvent ils ont des bâtons dans les roues parce que « Ah bien, cette année, on n'a pas les ressources pour ça. Mais tu sais, cette année, c'est compliqué. » On est très, très, très liés aux situations financières de nos établissements. Bien souvent, des événements comme ça, c'est relié au budget discrétionnaire, là, de nos directeurs, directeurs adjoints, au directeur des études qui va décider si, oui ou non, ils jugent que c'est pertinent. Cette année, moi, je suis très chanceux, là, ils m'ont donné de la libération pour faire un projet. Ils m'ont demandé... Ils m'ont aussi libéré pour écrire un projet PAREA, mais, pendant six ans, eh bien, ils n'étaient pas en mesure de m'aider pour bonifier, par exemple, le budget PAREA qui suggérait de donner un 0,20 [ETC]. « Mais bien non, Jérôme, on est dans le trou de... je sais pas combien de millions, on ne va pas te donner une libération même si c'est suggéré par le Ministère. » Donc, là, encore une fois, on voit que, pour qu'un chercheur garde une trajectoire de recherche sur du long terme, c'est difficile parce que, en fait, on ne sait jamais quels appuis on va avoir, même au sein même de nos institutions. Donc, développer une carrière en recherche au collégial, c'est vraiment, à chaque fois, on est tributaire du prochain financement. Peut-être qu'il va avoir lieu, ou pas. Est-ce qu'ils vont m'aider pour l'écrire, ou pas? Est-ce que je vais avoir... Donc, c'est ça qui est un petit peu, là, insécurisant, surtout pour des jeunes chercheurs, je pense. Moi, ça fait quand même presque une dizaine d'années que je fais des projets de recherche. J'ai développé un peu d'expertise et de connaissances. Je suis capable de me débrouiller de façon assez autonome, mais quelqu'un qui va se lancer en recherche, c'est assez difficile, le contexte, s'il n'y a pas un accompagnement.

Lynn Lapostolle

Alors, si je comprends bien, on a besoin, pour que la recherche collégiale demeure vivante, pour que les chercheuses et chercheurs de collège demeurent passionnés comme ils le sont depuis tout ce temps-là et pour favoriser le transfert de connaissances, d'être dans l'action. Et je pense que tu es l'une des meilleures personnes pour nous inviter à être dans l'action pour la recherche et le transfert de connaissances!

Jérôme Leriche

En tout cas, j'essaye, j'essaye. Mais merci, Lynn, de m'avoir donné l'opportunité de pouvoir partager ces éléments-là. Je pense qu'on est un petit peu – je faisais la blague en disant qu'on est un petit peu enfermé dans notre bureau –, mais c'est quand même souvent le cas aussi, là, on a des événements qui nous permettent de discuter, d'échanger, mais je pense que tout le monde en sort grandi quand on peut confronter les réalités de chacun des enseignants, puis finalement – ou des chercheurs plutôt –, puis se rendre compte qu'il y a des choses communes qui sont vécues, des problématiques communes, puis sur lesquelles on peut essayer de progresser. Je pense que l'initiative de transfert des connaissances, c'est une très belle avenue pour qu'il y ait des retombées concrètes et qu'on arrête de dire que, la recherche collégiale, on s'en va pelleter des nuages, comme mes collègues me le disent encore

souvent, que « on ne sait pas trop ce que tu fais, mais ça a l'air intéressant, puis lâche pas, continue ». Mais, tu sais, ils ont du mal à saisir vraiment l'enjeu de ce qui est fait. Donc, je pense qu'il y a encore du travail à faire pour qu'ils comprennent vraiment ce que c'est, puis ce qu'on fait.

Lynn Lapostolle

Travailler ensemble pour que ces résultats reviennent sur le terrain et qu'on en profite collectivement. Merci infiniment pour le temps que tu m'as accordé aujourd'hui, Jérôme. Je l'apprécie vraiment très sincèrement.

Jérôme Leriche

Merci à toi.

CONCLUSION

Nicolas Plourde

Nous tenons à remercier Jérôme Leriche et Lynn Lapostolle pour cette conversation singulière à propos de la recherche collégiale et du transfert de connaissances.

Léa Compartino

« Tirer le meilleur de la recherche collégiale » vous est présenté par le Centre de transfert pour la réussite éducative, qui est le promoteur du projet, et l'Association pour la recherche au collégial, qui en est le partenaire principal.

Nicolas Plourde

Ce projet est rendu possible grâce au soutien financier du ministère de l'Économie et de l'Innovation du Québec.

Léa Compartino

Ce balado a été réalisé par l'École Supérieure en Arts et technologies des médias du cégep de Jonquière, sous la supervision de l'enseignante et chercheuse Sophie Beauparlant.

Nicolas Plourde

Je m'appelle Nicolas Plourde.

Léa Compartino

Et moi, Léa Compartino. Nous étudions tous les deux à l'École Supérieure en ATM, en animation et production radiophonique.

Nicolas Plourde

L'équipe du projet *Tirer le meilleur de la recherche collégiale* vous donne rendez-vous pour les prochains balados.

Comment citer ce document :

LAPOSTOLLE, Lynn (2022, 18 mars). « Tirer le meilleur de la recherche collégiale, avec Jérôme Leriche [Transcription d'entrevue] ». Dans *Tirer le meilleur...*, n° 7.

https://eduq.info/xmlui/bitstream/handle/11515/38472/Tirer-le-meilleur_Leriche_Transcription.pdf



Avec le soutien financier de
Québec